

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 42

Artikel: Cllia dè la pompe à fu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198376>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tiques et fondait une société rivale: *L'Union des amis des arts*.

Une scission! Nous fûmes atterrés. Et nos statuts dont la rédaction n'était pas achevée! Qu'allions-nous devenir? Ah! tout n'est pas divertissant dans la vie d'une société des divertissements!

Nous n'étions plus que cinq membres. L'Union des amis des arts n'en comptait pas davantage; mais elle venait de naître, elle avait l'avenir devant elle.

— L'avenir! Pourquoi ne l'aurions-nous pas aussi? s'exclama notre secrétaire. Je vais envoier à un tas de mes amis une circulaire qui leur dira la valeur de notre association, et c'est bien le diable si nous ne faisons pas bientôt des recrues.

Par malheur, notre secrétaire, qui n'attachait qu'une médiocre importance à l'orthographe, fit figurer dans l'entête de sa circulaire le mot *littéraires* avec un seul *l*; aussi n'eut-elle aucun succès la mirobolante circulaire. Quelqu'un la retourna avec une correction en marge, à l'encre rouge, comme sur un devoir d'écolier.

Cette fois, l'Association des divertissements littéraires et artistiques avait vécu. Elle ne tarda d'ailleurs pas à être suivie dans la tombe par l'Union des amis des arts. Et voilà comment la bannière rouge, l'armoire et la musette, ensevelies sous la poussière chez quelque ancien membre, n'entendent plus débattre la question de la révision des statuts. V. F.

L'été de la Saint-Martin.

Brrrou!... Comme la température s'est rafraîchie et comme le vendangeur matinal doit se souffler sur les doigts!... Que sont devenus ces chauds et vivifiants rayons de soleil, cette longue série de beaux jours de septembre et du commencement d'octobre?

Le ciel paraissait alors si pur, le thermomètre se maintenait si haut pour la saison, qu'on croyait vraiment que l'hiver était ajourné, ou tout au moins qu'il serait très doux, très gentil, très bénin.

Et, voilà que tout à coup, nous avons vu le chapeau de feutre remplacer celui de paille; puis les pardessus et les gants chauds se sont montrés: c'en était fait de la belle saison.

Cependant espérons que nous aurons encore l'été de la Saint-Martin, connu aussi sous le nom d'*été de Renens*. C'est ainsi qu'on désigne les derniers beaux jours qui se montrent fréquemment dans l'arrière-saison, aux environs du 11 novembre, jour de la Saint-Martin.

L'été de la Saint-Martin ne se manifeste pas seulement dans la nature; il berce malicieusement la vieillesse de douces illusions.

En effet, l'homme a aussi parfois sur le déclin de sa carrière un regain de vigueur, une verte vieillesse. Son cœur semble lui dire toute espèce de choses agréables; sa mémoire lui rappelle de vieux et gais souvenirs, qui ravivent son imagination, aiguillonnent son tempérament: c'est Faust, transformé, rajeuni par Méphistophélès.

Et ces braves gens, croyant que c'est arrivé, se laissent gagner par un reste de coquetterie: le nœud de cravate est correct, le col de chemise gracieusement rabattu; les pointes de la moustache se raidissent sous le cosmétique; le buste se redresse, et on salue les dames d'un coup de chapeau dégagé, accompagné d'un coup d'œil d'une douceur toute particulière.

Tel est l'été de Renens auquel nombre de gens se laissent prendre.

Nous disions, l'autre jour, à l'un de ces aimables vieux qui venait de saluer une demoiselle avec un air de jeune premier: « Je crois vraiment que vous redevenez amoureux. »

— Que voulez-vous, nous répondit-il, mon été de la Saint-Martin ne veut pas finir! Je n'y puis rien.

Mais bientôt les illusions s'envolent les unes après les autres; les infirmités, dont on s'était cru un moment libéré, se réveillent; on tousse, on crache, on se plaint de mille bobos, on devient grincheux, une faiblesse générale s'accentue: l'hiver est réellement là, cette fois!

Cette dernière période de la vie humaine a été admirablement rendue par le pinceau de notre grand peintre Gleyre dans son superbe tableau des *Illusions perdues*. Un homme parvenu à la maturité de l'âge, un poète qui a passé sa jeunesse à poursuivre l'idéal, s'est assis, voyageur lassé, au bord de la mer, image de l'infini. Sa main laisse échapper sa lyre; son front soucieux se penche, ses lèvres se plissent avec amertume; son regard plein de tristesse se tourne vers les flots azurés sur lesquels glisse une barque qui emporte tout un essaim de femmes jeunes et belles, couronnées de fleurs et chantant quelque céleste cantique. Ces femmes, ou plutôt ces divinités, éternellement gracieuses, éternellement souriantes, sont les illusions qui abandonnent le poète.

Cela dit, nous aimerais bien savoir d'où viennent le mot: *été de Renens*, assez fréquemment employé chez nous en parlant des derniers beaux jours de l'automne. Il se trouvera sans doute, parmi nos lecteurs, quelqu'un assez obligeant pour nous renseigner. L. M.

Cllia dè la pompe à fu.

Du tot temps l'ai a zu 'na pas dâi niézes, mâ dâi petitès dzalosi eintre coumounès que sont vezenès; du io cein vint-te? d'on moué d'affrères!

L'est d'aboo lè jeunesses que s'ein vollion rapo à cosse, rapo à cein et s'on gailli d'on veladzo coudhiè ollâ couénâ vai 'na lurena dè l'autr'eindrai, vouaique lè valottets dè stu veladzo que s'ein meillont, kâ ne poivont pas cheintre cauquon dâo défrôu que vint lâo socliâ iena dè lâo tsarmalairès et totès lè crasses que poivont férè ào pourro amoâirâo lè font: l'épiairaillo, le sè veillont quand soot dè tsi la gaupa et l'ai fotton dâi dédzallârâs dâo tonaire; cognaisso mimameint dâi veladzo io y'ein a bin qu'ont étâ tsampâ ào borné. Pu, se ia 'na danse, clliao dâo défrôu dusson tsouyi dè pas trâo cajolâ lè felhiès, ni trâo lâo payi dâo sirop et dâi caramellâs, sein quiet on lè guegnâ dè travai, pu lè tsecagnâs arrevont et clliao dè l'eindrai lè z'ont astout empougni, trainâ quie dévant et à maiti éterti.

Clliao dzalosi vignont, coumeint vo z'è de, po totès sortès d'affrères et lo pe soveint po oquî dè rein dâo tot.

Quand on veladzo a on menistre que débliotté sè prédzo sein quequelhi, àobin sein liaire su 'na paletta, lè z'autre voudriont ti l'avâi et lè vouaique que manigançont dè totès lè façons po lo férè arrevâ dein la perrotse. L'est lo mimo afférè po lo régent et mimameint po lo taipi.

Vouaiti-vai assebin dein 'na coumouna qu'a lo Conseiller. Coumeint sè redressont, kâ lè dzeins sè diont: « Hein! à Boutavan, à Velâ-lo-Tsâno, à Grattavé, que sont dâo mimo sacillio, n'ont pas étâ fottu d'ein trovâ ion d'attaqué po lo Grand Conset et faut onco veni tsi no po trovâ cauquon dè sorta! Et dè bio savâi clliao dâi z'autre veladzo bisquont qu'on dianstre, vignont dzalao et vouaique que sè font la potta et que sè recriont.

No dio pas que y'aussè dâi dzalosi dinse dein totès lè coumounès dâo canton; mâ tot

parai y'ein a et mè qu'on ne crâi; vouaiti-vai à Bourbican que sont dzalao qu'on dianstre contré clliao dè Râpanillon pace que l'ont 'na pompe à fu tota batteinta nâova et que clliao dè Bourbican n'ein ont quâ 'na tota vilha que ressemblie à 'na guimbarda et quâ n'ouzont papi sailli avoué.

Adon l'autro dzo que bourlâvè pè Rapanillon, clliao dè Bourbican ont tot parâi sailli lâo pompa po l'ai modâ, mâ quand le fut frou dè la remise et que lè dzeins s'applyivant dza à la bricole, lo municipau que commandâvè sè met à derè:

— M'einlevine s'on ouzè s'einmodâ avoué 'na pompa qu'à n'asse crouie façan: clliao dè Râpanillon ne vont pas mau sè fottre dè no quand vont no vaire arrevâ avoué on uti dinse! vouaiti-vai lè brés sont rouilli et pu l'est tota dévernia qu'on ne sâ pas se l'est rodze àobin verda!

— Sédès-vo quiet, fe aidon lo martsau, s'on la fasâi vito repassâ ein couleu, fâ bio sélao et d'ice à Râpanillon, l'âra lo teimps dè chêtsi en route!

— Oï ma fai, t'as résion, dépatse-tè d'allâ criâ lo Davi que vigné vito lâi bailli 'na petita tiutse! l'ai repond lo municipau.

Et l'est cein que l'ont fê; mâ ne sé pas se sont arrevâ lè premi po dziclliâ su l'incendie.

Le monde comme je le voudrais.

Vieille chanson.

Tenez, moi je suis un bon homme: Aussi, pour aller droit au but, Tout franc je vais vous dire comme Je voudrais que le monde fût: Je voudrais voir, au lieu de guerre, Pour le bonheur du genre humain, D'un bout à l'autre de la terre Les mortels se donner la main.

Loin que la fortune me tente, Je voudrais, pour vivre content, Avoir cent mille écus de rente. Et que chacun en eût autant; Je voudrais rencontrer à table, Par un prodige tout nouveau, Bonne humeur, chère délectable, Amitié pure et vin sans eau.

Je voudrais qu'à la perfidie, Comme à l'intrigue on mit un frein; Qu'on chassât la misanthropie Par un flon-flon, un gai refrain; Qu'on ne vit plus un sot en place Protéger filleul et cousin, Qu'on ne montât plus au Parnasse Sur l'épaule de son voisin.

Je voudrais, sans être un ivrogne, Qu'on ne fit plus (bravant les lois), Avec du Cahors, du Bourgogne, Du Champagne avec de l'Arbois; Par ce moyen, tout homme honnête, Chancelant après son repas, Saurait, en consultant sa tête, A quel vin il doit ses faux pas.

Je voudrais que femme jolie Restât toujours dans son printemps; Que pour l'amour, pour la folie, L'homme n'eût jamais que trente ans; Qu'il n'existe plus, et pour cause, (Chacun aura même désir) Nulle épine autour de la rose, Nul regret après le plaisir.

Avec la paix, fortune stable. Si l'homme possédait un jour Bons amis, bon vin, bonne table, Gaîté franche et constant amour, Je voudrais, selon son envie, Qu'il eût aussi la liberté De finir doucement sa vie, Sans l'appui de la Faculté.

CAPELLE.